

## NOTICE NÉCROLOGIQUE

de M. VIRGILE BRANDICOURT

*Ancien Président de la Société des Antiquaires de Picardie*

Par M. Pierre DUBOIS

*Président de la Société des Antiquaires de Picardie*

---

Le 20 mars 1936 décédait subitement notre collègue Virgile Brandicourt : l'affluence qui se pressait à ses obsèques témoignait bien de l'estime qu'il avait acquise dans la ville, dans la région, par sa courtoisie, sa loyauté, son ardeur joyeuse à mettre ses amples et très diverses connaissances au service de tous ceux qui l'interrogeaient.

Joseph-Virgile Brandicourt était né à Amiens le 3 mars 1865. Il n'avait pas dépassé l'âge scolaire ni quitté le Pensionnat Saint-Martin que déjà il commençait un herbier de plantes picardes. Pour la botanique — à notre époque si fâcheusement négligée — il aura, toute sa vie, une prédilection. Il en acquit les premières notions au Cours communal, paternellement professé par le D<sup>r</sup> Richer. N'est-ce pas une des causes de la disparition de tous adeptes de la plus aimable des sciences que la suppression mesquine de ces leçons professées au Jardin des Plantes ? Elles y étaient données chaque printemps depuis l'établissement de ce « Jardin du Roi » ; il y avait alors un siècle et demi que le premier cours avait été fait par Dom Robbe, prieur des Feuillants d'Amiens.

Dans le même temps qu'il recevait les premières médailles de botanique, Brandicourt obtenait le brevet de langue anglaise à la Société Industrielle. D'anciens élèves des cours d'anglais et d'allemand avaient, vers 1885, formé un petit groupement, « La Polyglotte » où, répartis en deux sections, ils perfectionnaient leur usage de l'une ou l'autre langue en traduisant et commentant des passages d'auteurs, de journaux, des correspondances.... Cette éphémère société fut la première dont Brandicourt fit partie.

Il prépara le concours par lequel sont recrutés les conducteurs des Ponts-et-Chaussées ; brillamment reçu, il fut choisi comme chef de bureau par l'Ingénieur en chef, M. de la Hougue ; il devait occuper ce poste jusqu'à son mariage.

\* \* \*

Son maître, le D<sup>r</sup> Richer, et l'éminent botaniste Ernest Gonse le firent entrer, avant qu'il eût vingt ans, à la Société linnéenne du Nord de la France. La collection de son *Bulletin* fournit les preuves d'une constante collaboration. Nommé bibliothécaire, il présenta d'abord de modestes analyses de travaux de sociétés et revues anglaises de botanique puis, presque chaque mois, des comptes rendus d'herborisation.

Il ne laissait pas passer un dimanche, un congé, dans la belle période de l'année, sans partir, dès

l'aube, la classique boîte verte en sautoir et le « déplantoir » à la main. Le rédacteur de ces lignes, maintes fois son compagnon durant ces longues courses, n'a pas oublié l'émotion commune lors de la rencontre de quelque rareté. Il y a quelques semaines, Brandicourt me rappelait encore sa grande joie lorsque, vers 1888 ou 1889, il rapporta du Bois de Creuse une orchidée que ne mentionnait ni l'une ni l'autre de nos Flores départementales, celle de Pauquy et celle, plus récente, d'Eloy de Vicq : c'était l'*Aceras anthropophora*, de son nom vulgaire « l'homme pendu », parce que son labelle, la pièce la plus développée de sa corolle, évoque — vaguement — la silhouette d'un torse humain et des quatre membres ballants.

Son ardeur de chasseur de plantes ne s'était pas atténuée au cours des années ; elle lui procurait encore quelques dérivatifs aux angoisses qu'il éprouvait, avec tous les Amiénois, pendant les quatre terribles années ; le jour, par exemple, où il récoltait une demi-douzaine d'espèces nettement, exclusivement méridionales parce qu'un détachement d'artillerie, arrivé de Montpellier avec une réserve de fourrage, avait formé son parc contre l'Abbaye de Saint-Acheul, que des graines avaient été éparpillées avec les rations : trois mois plus tard, le terrain était émaillé de ces fleurs insolites.

A la Société linnéenne, dont il fut secrétaire puis président en 1908 et 1909 et de 1916 à 1927, il a donné notamment plusieurs travaux de nomen-

clature botanique d'une particulière originalité : telle la florule des phanérogames qui s'installent dans le faite creux des saules têtards ou la florule « pariétaire » d'Amiens, liste des végétaux spontanés qui croissent entre les pavés de nos rues, les pierres ou les briques de nos murs.

Doué des meilleures qualités du vulgarisateur, l'ordre dans les idées, la clarté dans leur expression, il les affirma dans des conférences faites à la Société d'Horticulture de Picardie ou aux Rosati picards ; ceux-ci ont édité trois de ces conférences : *La Tourbe* ; *Joncs, Roseaux et Osiers* ; *Delambre et la mesure du mètre*.

\* \* \*

S'il s'était ainsi, un soir, intéressé au grand labeur géodésique de l'Amiénois Delambre, c'est que, classant première parmi toutes les sciences celle des végétaux, il demeurerait toutefois très accueillant à d'autres études ; sa curiosité toujours en éveil faisait encore de belles parts aux mathématiques comme à l'histoire et l'archéologie locales.

Pour entrer aux Ponts-et-Chaussées, puis dans l'exercice de sa fonction, il avait développé ses connaissances mathématiques. Où d'autres n'auraient rencontré qu'une obligation fastidieuse, il trouva l'aliment et l'agrément d'une gymnastique intellectuelle. Un Amiénois, un grand savant, Edouard Lucas, a rédigé plusieurs volumes de « Récréations mathématiques » ; pour certains,

le rapprochement de ces deux mots est très admissible. Lucas n'a peut-être pas eu de lecteur, d'émule plus assidu que notre regretté collègue. C'est, aussi souvent, des notes botaniques ou de plaisants problèmes, de ces « jeux » que les nombres fournissent avec une largesse inépuisable, que Brandicourt envoya à deux revues parisiennes, au *Cosmos*, depuis assez longtemps disparu, puis, à partir de 1887 à *La Nature*, dont le rayonnement n'a cessé de croître depuis plus de cinquante ans : un des derniers fascicules contient encore des récréations mathématiques, données et solutions.

\* \* \*

Il était Picard et rien de picard ne lui était indifférent : c'est pourquoi, très récemment, il s'était occupé de la naissante « Société Jules Verne », fondée à la fois à Liège et à Paris, pour étudier la vie, l'œuvre du Nantais qui a vécu ici la part la plus longue, la part féconde de sa vie : ce qui nous autorise à le revendiquer comme une grande illustration amiénoise.

Admis dans notre Compagnie comme membre non résidant en 1892, Virgile Brandicourt fut élu membre titulaire résidant le 11 mai 1897 : il était, cette année, le second d'entre nous, par ordre d'ancienneté de nomination. Ses contributions furent surtout bibliographiques. Sa profession même le portait vers cette discipline, auxiliaire capitale de toutes études relatives au Passé.

Lors de son mariage, il avait quitté son admi-

nistration pour prendre la direction de l'importante librairie, gérée par sa belle-mère. Tout en maintenant le caractère général de la maison, il en fit très vite une librairie picarde, celle où seulement on allait avoir chance d'atteindre la monographie, la brochure toujours « tirées à petit nombre », toujours tôt épuisées, ce qui est la condition, le défaut de toutes publications régionales. En relations fréquentes avec les érudits, avec tous les curieux de nos annales et de nos monuments, à l'affût de tous les travaux où mention était faite de quelque personnage, de quelque événement de Picardie, il ne manqua jamais de signaler à nos séances ces sources, ces références que nous courions un gros risque d'ignorer, sans sa diligence.

A la vérité, les grands loisirs lui manquaient qu'exige toute tâche érudite de quelque ampleur. Mais, à deux reprises, il accepta la fonction de secrétaire annuel et, deux fois, en 1904-1905 et en 1929-1930, nos suffrages l'appelèrent à la présidence. Aussi fut-il surtout conduit à rédiger, avec des notices sur plusieurs collègues disparus, des lectures de séances annuelles publiques : la première — et ce choix trahissait le botaniste — sur *La flore et la faune de la Cathédrale d'Amiens* ; les quatre suivantes sont des recensions d'archéologie religieuse, qui prétaient à un large et séduisant emploi de projections : *Clochers de Picardie* ; *Vieux lutrins* ; *Fonts baptismaux* ; *Autels et retables, Chaires et confessionnaux*.

Il servit notre Société jusqu'à ses tout derniers moments : il rédigeait, dans le *Journal d'Amiens*, une rubrique de bibliographie picarde ; les dernières lignes qu'il a publiées, sont dans le numéro du 18 mars, veille de sa mort, une note relative à un fascicule de notre *Bulletin*. Et ce même jour, il m'avait écrit : « Avez-vous su que la Société des Antiquaires a eu hier, à quatre heures, les honneurs de la T. S. F., au cours d'une causerie de M. Savarit ? Voici l'origine de cette audition : vous savez que M. Savarit publie dans la *Revue des Deux Mondes*, sous le titre « Académies de province au travail », des notes sur les sociétés de lettres, de sciences et d'arts. Je lui avais écrit pour lui signaler les Antiquaires dont le Centenaire est très prochain ; il me répondit très aimablement en me demandant de le documenter. Je lui envoyais l'étude si complète de M. Josse à laquelle j'ajoutais quelques mots relatifs à la période postérieure à cette publication. Nous retrouverons la causerie de la T. S. F. dans une prochaine *Revue des Deux Mondes*. Peut-être jugerez-vous bon de lire ma lettre à la séance d'avril.... »

Ne sont-elles pas émouvantes ces deux ultimes preuves d'attachement à la Société ? Ne sont-elles pas deux raisons, avec beaucoup d'autres, de conserver, profonds et durables, le souvenir du savant assidu, éclectique et le deuil de l'ami ?